

# La terre des boyards et la terre des paysans

Mihail Kogălniceanu –  
depuis la vision conservatrice vers la vision libérale

---

CONSTANTIN BĂRBULESCU

**L**A PRÉSENTE recherche est une partie d'un projet plus vaste qui tâche d'investiguer l'image des paysans dans l'œuvre des écrivains quarante-huitards (« pașoptiști » est l'appellation roumaine des participants à la Révolution de 1848 dans les Pays roumains). Pourquoi l'image du paysan ? Et pourquoi des écrivains quarante-huitards ? Tout d'abord, parce que ces derniers ont contribué d'une manière fondamentale à la définition de l'identité nationale, qu'ils ont projetée en impliquant le paysan et le monde rural. Autrement dit, le paysan devient chez ces écrivains le prototype du Roumain, et l'identité investie à ce moment-là possède une composante paysanne essentielle.

L'image du paysan chez les écrivains quarante-huitards est multiple, comme un jeu de puzzle dans lequel chaque auteur dépose sa contribution sous la forme des certaines pièces qu'il faut assembler correctement.

Nous nous sommes arrêtés ici sur Mihail (Michel) Kogălniceanu (1817-1891) qui, par les écrits sociaux de sa jeunesse, comme, plus tard, par ses discours oratoires, contribuera de manière substantielle à la création d'une image publique du paysan comme support de la roumanité. Dans sa qualité d'historien, il représente également à l'époque une voix importante dans le débat concernant l'attribution des terres aux paysans ; plus précisément, dans le débat idéologique qui avait confronté les droits des paysans sur les terres et les droits des boyards. C'a été le grand débat de l'époque, avec des enjeux immenses, dans lequel l'histoire seule pouvait se prononcer. Et elle l'a fait effectivement, à travers les textes de Nicolae Bălcescu et de Mihail Kogălniceanu. Voyons donc, de quelle partie de la barricade se situait-il notre auteur.

En tant qu'historien, Mihail Kogălniceanu est resté orienté vers le passé. Dans la grande fresque du paysan et du monde rural qu'il réalise dans ses écrits tout au long des décennies, la place centrale reste occupée justement par le passé. Autrement dit, à côté du paysan contemporain, bien ethnographique, Mihail Kogălniceanu écrit beaucoup sur les paysans d'autrefois. Seulement Mihai Eminescu fait preuve, dans le journalisme, d'une appétence pareille pour le passé des paysans. Qui plus est, les paysans d'autrefois peuplent les écrits historiques et sociaux, et bien moins ses discours oratoires. L'art oratoire de

Kogălniceanu est basée sur un exercice de la mémoire vécue, et, par conséquent, les paysans d'autrefois qui y apparaissent sont dans le plus heureux des cas, les paysans de la période réglementaire. Cependant, avant 1850, Kogălniceanu aspirait être un historien dans le vrai sens du mot, et dans ses textes historiques il plongeait le plus profondément possible dans le creux des âges, afin de rencontrer les ancêtres des paysans et des boyards réglementaires. Au fil du temps, les intérêts contemporains allaient ensuite lui dicter une autre manière de projeter les relations entre ces personnages. Mais il ne faut pas trop anticiper.

Avant de commencer le feuilletage des pages historiques poussiéreuses de Mihail Kogălniceanu, à la recherche des paysans d'autrefois, il faut d'abord se demander qu'est-ce qui l'a déterminé à écrire l'histoire et comment l'a-t-il fait ? La réponse vient de son cours d'histoire nationale qui date de 1843.

Comme sa plus importante œuvre historique – *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens* – est antérieure à cette date, on va tout de même commencer par dire quelques mots sur ce texte. Le premier tome (d'ailleurs c'est le seul paru) – *Histoire de la Dacie, des Valaques transdanubiens et de la Valachie (1241-1792)*, Berlin, Librairie de B. Behr, 1837 – est rédigé à l'étranger, pendant la période des études de Kogălniceanu. Sa parution avait constitué pour l'auteur une vraie épopée, principalement à cause de l'opposition que lui avait fait le prince régnant Michel Stourdza, qui craignait que les idées libérales que le jeune auteur exposait dans ce texte ne mécontentassent la Turquie ou la Russie. Les avatars de la parution de cette première œuvre de l'historiographie moderne d'inspiration romantique font la preuve, plus que toute autre chose, de l'idéologisation du domaine de l'histoire nationale, depuis son début même.

Mais pourquoi écrit-il Kogălniceanu l'histoire de la Valachie ? Premièrement, pour rendre connues les Principautés roumaines dans l'Europe éclairée :

*Partout (en France et en Allemagne) j'ai trouvé que l'on ne possédait pas les moindres notions vraies sur la Valachie et la Moldavie ; on connaît à peine leur position géographique ; quant à leur histoire, leurs usages, leurs institutions, leurs malheurs, c'est ce qui est ignoré même par les plus savants. Les plus petites contrées de l'Afrique et de l'Amérique sont plus connues que ces principautés. Dans ce siècle des Lumières, on regarde encore les Moldaves et les Valaques comme un peuple sauvage, abruti, indigne de la liberté.<sup>1</sup>*

De cette ignorance, ce désintérêt et ce mépris dont Kogălniceanu soupçonne les Européens découlent, également, des conséquences politiques. En effet, le volume ne se propose pas tout simplement d'informer les élites européennes sur l'histoire des Roumains. Il ambitionne aussi à obtenir pour les Roumains une place parmi les nations européennes, civilisées ; comme il veut défendre les droits des Roumains devant les puissants empires voisins. Car, affirme Kogălniceanu en 1843 :

*La nécessité de l'histoire de la patrie n'est pas indispensable même pour la défense de nos droits contre les nations étrangères. Sans l'histoire, chaque peuple ennemi nous pourrait dire les paroles d'Aaron : « Le début que tu as est inconnu, le nom que tu portes n'est pas le tien, ni la terre où tu habites ; ta destinée a été d'être ainsi comme*

*tu l'es ; abandonne ton début, change ton nom ou reçois celui que je te donne, lève-toi et quitte la terre où tu habites, car ce n'est pas la tienne et ne travaille plus en vain, car tu ne peux pas être mieux que tu l'en es. » Et, en effet, toutes ces paroles nous ont été adressées de la part des étrangers ; notre début a été contesté, notre nom a été changé, notre terre a été divisée, nos droits ont été anéantis et tout cela à cause du fait qu'on n'a pas eu la conscience de notre nationalité, on n'a pas eu les bases de notre fondation et on n'a pas défendu nos droits.<sup>2</sup>*

Mihail Kogălniceanu fait une histoire militante, dans l'esprit de l'historiographie romantique française et allemande, et Michel Stourdza a vraiment de quoi avoir peur. Cependant, la même historiographie occidentale changera la perspective du jeune historien, lui tournant la face d'une histoire strictement politique vers une histoire plus sociale, qui accorde une place au « peuple » en tant que « source de tous les mouvements et toutes les réussites, sans lesquels les maîtres ne seraient rien ».<sup>3</sup> Par conséquent, le jeune Kogălniceanu, qui au moment de la parution de son tome à Berlin, venait à peine d'accomplir vingt ans, accordera lui aussi au peuple une place importante dans son histoire, bien que plus modeste que le voulait plus tard ses grandioses propositions programmatiques. En réalité, les paysans en tant que personnage collectif ne sont pas absents de l'histoire écrite par Kogălniceanu. Il y a de courts paragraphes qui traitent « la question paysanne » entre le XV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne la naissance de l'État féodal Valachie, Mihail Kogălniceanu adopte la théorie de la fondation du pays par Radu Negru de Făgăraș. À l'exception de l'Olténie, une grande partie de la Valachie était déserte à cette époque-là, étant dévastée par « hordes barbares ». C'est un fait essentiel pour la manière dont les classes supérieures et inférieures prendront naissance dans le nouvel État. À la suite de la fondation du pays de Transylvanie, le groupe de guerriers proches du prince sera doté avec d'immenses domaines, afin de récompenser les mérites militaires qu'ils avaient démontrés pendant la conquête. Les boyards d'aujourd'hui sont les descendants de ceux guerriers-là. Il y avait aussi une catégorie de gens libres – « moșnenii » (paysans libres qui possédaient un lopin de terre héréditaire), qui ne possédaient pourtant pas tous de la terre, car ils « étaient les fermiers des nobles » ! Enfin, il y avait les paysans dépendants, que l'auteur traite comme d'« esclaves », qui constituaient la population vaincue. Ils étaient « vecinii » (les voisins) parce qu'ils avaient une autre origine ethnique et, à l'origine, avant la conquête, ils constituaient la population de frontière, étant, de ce point de vue, des « voisins ».<sup>4</sup> Dans ce texte de jeunesse, Kogălniceanu adopte, de cette manière, la théorie de la formation de grands domaines des boyards par les donations faites par le prince régnant pour récompenser les mérites militaires : une théorie classique du parti conservateur, qui date de l'époque des grandes luttes de la distribution des terres aux paysans. Et les paysans dépendants sont, évidemment, la population vaincue et asservie. Deux décennies plus tard, quand avait lieu l'Assemblée *ad hoc* en Moldavie, dans le discours qu'il tient sur les relations entre les paysans et les propriétaires, Kogălniceanu oublie ce qu'il avait écrit en 1837 et affirme : « Les paysans, pour moi, ne sont ni attrapés sur le champ de bataille, ni achetés avec de l'argent, c'est-à-dire, ils ne sont ni des *voisins* ni des *étrangers*, ils sont le pays-même. » Et il avait raison d'un seul point de vue de faire cette affirmation : en 1857, les paysans ne pou-

vaient plus être ce qu'ils avaient été en 1837. Ces deux décennies sont justement celles auxquelles fait référence Alecu Russo dans son *Studie moldovană*, les deux décennies pendant lesquelles la Moldavie avait progressé plus que pendant les 500 années d'au-paravant. Or, le paysan avait lui aussi subi des transformations pendant ces deux décennies-là : de l'esclave du boyard, il était devenu la nation roumaine en soi. Une évolution spectaculaire, au moins au niveau des idées, car en réalité la condition paysanne ne tenait point le pas de l'idéologie.

L'image sombre du servage aux commencements de la Valachie sera dans une certaine mesure adoucie pendant le siècle suivant parce que, pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, le paysan dépendant valaque a, selon Kogălniceanu, un meilleur statut que celui d'autres zones : il ne peut pas être dépossédé de ses biens, il peut s'adresser à la justice s'il est traité injustement par son maître, il ne peut pas être vendu comme personne, mais uniquement une fois avec son village et ses terres. Toutefois, le paysan est à la discrétion de son maître en ce qui concerne le travail sur son domaine.<sup>5</sup> Ou, pour le dire plus court, le paysan dépendant serait une espèce d'esclave qui ait, quand même, certains droits.

Nous arrivons enfin au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand dans le style toujours candide de son amour pour les paysans, Mihail Kogălniceanu ne mentionne que la réforme de Constantin Mavrocordat (Maurocordato) selon laquelle le règlement des obligations de celui-ci envers le maître du domaine serait pour lui une vraie chance divine, si le système d'exploitation typiquement phanariote ne les avait pas transformés, en réalité, dans « les plus malheureux gens de l'Europe ». <sup>6</sup> Ainsi, Mihail Kogălniceanu adhère à l'image sombre du siècle phanariote. Dans un texte de 1844, publié dans *Propășirea* (Bonheur), il réussit la plus suggestive description de la situation de la Moldavie du XVIII<sup>e</sup> siècle :

*Dans la Moldavie transformée en province turque, il n'y avait ni prince régnant, ni État, ni nation. Il y avait seulement un fermier doté de pouvoirs incommensurables, une foule d'esclave et quelques privilégiés. C'est pourquoi, à partir de 1711, l'histoire de la Moldavie n'est plus l'histoire d'un État, mais seulement l'histoire d'une province soumise, et la vie des princes régnants devient la biographie misérable de grands mandataires, où on ne voit que de la tyrannie, des assassinats, des dilapidations, des morts affreuses et d'autres terribles infamies qui ont dévasté le pays plus d'un siècle. Tout au long de cette époque, on ne rencontre dans l'histoire nationale que deux grands événements, c'est-à-dire l'affranchissement des voisins dicté par les boyards moldaves, dans l'église des trois Hierarchs, le 6 avril 1749, une action digne d'une nation – et la protestation de Grégoire Ghika, voïvode pour l'impôt de Bucovine, une action digne d'un prince régnant. Toutes les autres actions de la part des princes régnants sont des tyrannies et quelques actions charitables, insignifiantes – car ils pouvaient faire beaucoup de mal et peu de bien, tant qu'un bon administrateur peut le faire aujourd'hui –, et de la part du peuple (paysans), on ne voit que de la souffrance et du désespoir.<sup>7</sup>*

Il est probable que ce paragraphe, à côté de beaucoup d'autres, ait pu déranger « les grandeurs du pays » – tout comme Kogălniceanu l'avoue, non sans un certain certain enchantement, à Ion Ghica, dans une lettre. Ceux-là l'accusent d'avoir « attaqué l'aristocratie »<sup>8</sup>, ce qu'il a, d'ailleurs, vraiment fait. En revenant à notre texte, nous remar-

querons qu'il retient au long du siècle phanariote seulement deux évènements, ceux qui étaient bien importants pour les jeunes lecteurs libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle auxquels il s'adresse : l'amélioration du sort des paysans et la défense, ou au moins l'effort fait dans ce sens, de l'intégrité de l'État et en conséquence la dignité nationale. Tout ce qui comptait en 1844, c'étaient les paysans et l'intégrité de l'État qui, à ce moment-là, ne semblait aucunement être assurée.

Mais revenons au problème de l'apparition du servage. Il y a encore deux textes fondamentaux dans lesquels Kogălniceanu exprime son opinion sur l'apparition et la nature du servage dans les Pays roumains. L'un est connu sous le nom de *Sclăvie, vecinătate și boieresc* (Esclavage, voisinage et corvée) et a été publié en guise d'introduction à la traduction roumaine du célèbre roman de Harriet Beecher Stowe *Uncle Tom's Cabin* en 1853. L'autre est un texte de 1891, lu habituellement comme une autobiographie, écrit à l'occasion de l'anniversaire de 25 ans de la fondation de l'Académie Roumaine. Il y a-t-il des différences entre ces deux versions ? On le supposerait bien, parce que la distance temporelle qui les sépare est trop grande pour qu'ils soient identiques. Les temps ont changé, et notre auteur aussi. Confrontons les deux textes qui, heureusement, sont assez vastes et explicites pour qu'il n'existe pas de doutes. Dans celui de 1853, nous avons la description la plus détaillée de l'apparition et de l'évolution du phénomène de servage dans les Pays roumains. Passons la parole à Kogălniceanu pour qu'il explique lui-même :

*Le servage chez les Roumains eut différentes appellations : iobăgie aux Transylvains, rumânie aux Valaques et en général vecinătate [voisinage]. Cet mot tout seul nous fait la preuve que le servage fut le résultat de la conquête. En effet, le servage ne fut introduit chez les Roumains que très tard. En Transylvanie, il se fait l'apparition après l'invasion des Hongrois, sous Árpád et ses fils (900 après J.-C.). En Moldavie et Valachie, il prend naissance encore plus tard, après la fondation des Principautés. Les premiers princes régnants qui vinrent de Făgăraș et Maramureș trouvèrent les deux pays peuplés par des gens libres ; ils étaient organisés soit comme des capitanaturi [une sorte de division administrative] ou des voïvodats sous des chefs autochtones, soit dans des républiques telles que : Bârladul, Vrancea, Tecuciul, Câmpu Lung et d'autres communes libres semblables à celles-ci. Dans une telle organisation, on ne pouvait pas prévoir l'existence des serfs. Une fois établis dans les Principautés, les princes régnants offrirent à leurs commandants et à leurs boyards des terres et surtout des plaines qu'ils trouvèrent désertes. Mais les nouveaux propriétaires, comme les barons de l'ouest de l'Europe, ne pouvaient pas travailler seuls leurs domaines ; ils furent donc obligés à chercher des mains-d'œuvre et où pourraient-ils mieux les trouver, eux qui étaient toujours dans la guerre, qu'aux nations de paysans libres ou vecine [voisines] ? Leurs emprisonnés de la guerre, vecinii, furent, donc, les premiers serfs des Principautés. C'est justement d'ici que découle la synonymie entre les mots vecin [voisin] et serf. Leur nombre, augmenté sans cesse par les guerres des anciens princes régnants, devint bien grand [...]. L'abus et ensuite les mesures législatives vinrent dans le but de créer, pour les habitants autochtones aussi, le servage, qui au début n'avait été que pour les voisins, c'est-à-dire pour les étrangers apportés dans la captivité.<sup>9</sup>*

Si nous devons résumer les conceptions de l'auteur concernant l'apparition du domaine féodal et du servage, nous pouvons constater que le servage prend naissance en même temps que l'apparition de l'État, en Valachie et en Moldavie à la suite des deux fondations des pays et en Transylvanie à la suite de la conquête hongroise. Cependant, plusieurs constatations s'imposent : au moment de la conquête, les pays sont peuplés par des gens libres (paysans libres) qui n'ont pas été des serfs ; les premiers serfs sont des prisonniers provenus des guerres avec les voisins, donc des étrangers ayant une autre origine ethnique, dont on peuple les domaines féodaux. Ceux-ci, à leur tour, prennent naissance suite à la conquête, par des dons de la part du prince régnant, mais seulement dans les endroits déserts. Au fil du temps, soit par la loi, soit par des abus, les communautés de paysans libres deviennent des serfs. Les paysans libres descendraient donc d'autochtones, les serfs d'étrangers. Le domaine féodal est la récompense du prince régnant pour les mérites militaires et il ne sera peuplé initialement que par des serfs asservis, étrangers. De retour au texte de 1837, nous pourrions remarquer de grosses ressemblances et en même temps quelques différences. En 1837, on ne mentionnait pas que le domaine féodal prenait naissance que sur les terres désertes, mais qu'il est obtenu, comme nous venons d'affirmer, grâce (toujours) aux mérites militaires. Les gens libres sont mentionnés comme des habitants autochtones du pays, avant la fondation des pays, mais la situation des serfs n'y est pas suffisamment claire. Quoi que ce soit, si nous comparons les deux textes, celui de 1837 et celui de 1853, nous pouvons affirmer que le premier est plus confus que le deuxième, même si, en grandes lignes, la vision dans l'ensemble en ce qui concerne la naissance du domaine féodal et du servage dans les Principautés n'a pas essentiellement changé. Le texte de 1853 est bien clair, et d'une logique quasi-parfaite. Il est le résultat d'un long effort d'épuration de toutes les incongruités logiques antérieures. Le domaine féodal est ici présenté comme créé seulement sur les endroits déserts et peuplé seulement par les prisonniers de guerre étrangers, devenus serfs. À côté du domaine féodal, il y avait les communautés de paysans libres qui détiennent leur propre terre. Au four et à mesure, par des abus, celles-ci sont devenues des communautés servies. Il ne faut pas oublier que l'époque réglementaire a été vue comme une époque de servage massif de la paysannerie libre. Pourquoi n'aurait-il pas été de même auparavant ?

Il faut le souligner, nous ne jugeons pas ces textes du point de vue de la réalité historique qu'ils contiennent (les sciences sociales en Roumanie ne sont pas encore arrivées de nos jours à un consensus concernant l'apparition des classes dominantes et des celles asservies, tout comme elles ne sont pas arrivées à un consensus concernant les formes d'occupation et d'exploitation de la terre durant le féodalisme roumain), mais strictement du point de vue de la logique du discours et des implications de ce type de discours sur les problèmes sociaux et politiques de l'époque. Autrement dit, nous regardons ces textes plutôt comme un reflet des problèmes de l'époque qui leur a été contemporaine que comme des recherches de la vérité historique en absolu. C'est une exagération, évidemment, d'affirmer cela, par la simple raison que dans la production des textes ici analysés ces deux intentions se mêlent, comme il arrive toujours dans le domaine de l'histoire : la voie de recherche d'une utopique vérité historique absolue est minée par des intérêts concrets de la vie contemporaine des ceux qui produisent la vérité historique. L'histoire devient ainsi la voie difficile qui se trouve entre une construction à la base de laquelle

on retrouve la curiosité et le plaisir de la connaissance désintéressée et un jeu de manipulation de la mémoire aux mises idéologiques.

Si entre 1837 et 1853, les changements de perspective sont visibles, mais pas spectaculaires, la version de 1891 en est essentiellement différente :

*Faire l'histoire de la question rurale dans les Pays roumains, c'est écrire l'histoire même des trois siècles d'assujettissement du peuple roumain. Des tomes entiers devraient montrer la manière dont les princes régnants venus de Maramureș ou de Țăgăraș, dans le but de fonder les États roumains, Moldavie et Valachie, n'y ont pas trouvé ces pays déserts, mais habités par de grandes populations, libres; comme celles-ci, le long des siècles, sous les princes régnants les plus importants, en récompense pour les luttes interminables qu'ils avaient soutenues pour la défense et l'accroissement de leur grande propriété foncière, la patrie, avaient été transformés en esclaves, et attachés à la terre sous le nom de *rumâni* et *vecini*. Tout comme les paysans doux et patients, ils avaient alors supporté le travail et le servage, mais chaque fois, à l'apparition d'une âme de prince régnant plus bienveillante, ils avaient espéré et demandé de la justice, incessamment.<sup>10</sup>*

On peut facilement l'observer, cette dernière version est complètement purifiée de tout élément de nature conservatrice : même si on le dit point explicitement, nous savons que les domaines féodaux n'ont pas été créés dans des endroits déserts, comme dans la version de 1853, par la simple raison qu'en 1891, Kogălniceanu affirmait que lors de la fondation de ces pays, ils avaient été peuplés. On pourrait nous reprocher, à juste titre, que dans cette situation Kogălniceanu parle de tous les territoires des futures Principautés et pas de diverses régions particulières qui auraient pu être désertes et, de cette manière-ci, favorables à la fondation du domaine féodal. Cependant, il choisit de ne mentionner rien du tout sur la création du domaine féodal, qu'ils fussent dans des endroits déserts ou non ; qui plus est, il évite ainsi de mentionner les mérites militaires des ancêtres des propriétaires des domaines fonciers, ce qui constituait un argument important des propriétaires contemporains qui défendaient, trois siècles auparavant, leurs propriétés de tendances « communistes » du celui qui prononçait le discours. Du coup, les mérites de ces ancêtres des boyards disparaissent, une fois avec leurs droits historiques sur la terre. Et ce qui est encore plus important, l'ancienne théorie des serfs étrangers apportés au-delà de notre frontière en tant que prisonniers de guerre disparaît elle-aussi, effaçant définitivement la tâche qui maculait le blason des serfs d'avant 1864 et qui était associée à leur extraction une sociale et ethnique originaire. Soudainement, les serfs deviennent tout simplement les successeurs des anciens paysans libres autochtones, qui peuplaient le pays avant sa fondation. Et leur servage se transforme dans un acte despotique de la perfide et accablante classe des boyards. Dans ce dernier texte, la classe des boyards a ainsi des connotations strictement négatives et la classe paysanne exclusivement des connotations positives. En 1891, la vision libérale avait triomphé pleinement, au moins dans la variante historique de Mihail Kogălniceanu.

**A** LA FIN de notre réflexion, il y a au moins encore une question qui s'impose : quelle serait-elle la source de la théorie de l'origine du servage et comment apparaît-elle dans les textes de 1837 et 1853 de Kogălniceanu ? Il est au moins surprenant qu'on retrouve dans ses textes de jeunesse les arguments de plus tard des conservateurs au moment de grandes luttes agraires du milieu du siècle ! L'explication la plus simple peut être cherchée au niveau des sources de Kogălniceanu. Or, *Descrierea Moldovei* (Description de la Moldavie) de Démètre Cantemir n'élude pas le problème, tout au contraire, il le traite exactement dans l'esprit du texte de Kogălniceanu de 1837. Plus précisément, Cantemir soutient que lors de la fondation de Moldavie, Dragoș « avait trouvé un nouveau pays déserté d'habitants » et par conséquent, « il l'avait partagé entre tous ceux qui l'accompagnaient » ; mais comme les nobles et les guerriers ne travaillaient pas la terre, ils ont commencé « à ravager les régions voisines où le servage des paysans était introduit et ceux qui travaillaient la terre ont été déplacés sur leurs domaines. Que cela est vrai, le prouve le mot même de *paysan*, qui dans la langue de Moldavie signifie *voisin*, et qui montre que ceux que les gens d'arme de Moldavie avaient soumis au travail de la terre, étaient d'abord leurs voisins ». <sup>11</sup> On y retrouve la théorie toute entière des origines des classes sociales médiévales, et celle de l'origine de la propriété, y inclut l'argument linguistique de l'origine de l'appellation du servage. Or, il est difficile à croire que Mihail Kogălniceanu ne connût pas en 1837 le texte de Cantemir, qui était publié en Moldavie, à la monastère Neamțu, depuis 1825. <sup>12</sup> Il est plus probable que la théorie de Kogălniceanu s'y ressource. C'est une théorie à laquelle il renoncera avec beaucoup de difficulté, mais qui, déjà en 1862, au moment où il prononce dans le Parlement les célèbres discours en faveur de l'attribution des terres aux paysans, devrait l'embarrasser terriblement. Il est étonnant que personne de ses opposants politiques ne lui fait le procès de ces péchés scientifiques de sa jeunesse !

Il faudrait, peut-être, ne pas négliger l'historiographie romantique française et allemande d'avant 1837, qui ont influencé certainement, par leurs thèses, l'avid lecteur d'histoire qu'était Kogălniceanu. La théorie du conflit et des superpositions des races appliquée par Augustin Thierry à l'histoire de la France aurait-elle un rôle dans l'élaboration de sa « théorie sociale », si on peut en vrai parler d'une telle théorie dans le cas de Kogălniceanu ? Il est bien possible, mais il est encore plus plausible que les théories générales de l'historiographie romantique française confirment la variante de Cantemir. <sup>13</sup>

En conclusion, dans la question complexe de l'origine des classes sociales du domaine féodal et des droits sur la terre, nous constatons que Mihail Kogălniceanu se place en 1837 du côté de l'idéologie conservatrice, qu'en 1853 sa position acquiert des nuances différentes et devient plus claire, glissant presque imperceptiblement vers le côté libéral, pour passer, en 1891, décidément aux positions libérales. C'est une évolution intéressante, tout comme c'est, d'ailleurs, le « personnage » Mihail Kogălniceanu.

(Traduit par CRISTINA ANA MĂLUȚAN)



## Notes

1. Mihail Kogălniceanu (Michel de Kogalnitchan), *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens*, in *Opere*, tome I, *Scieri istorice*, édition adnotée avec introduction et notes par Andrei Oțetea, București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, 1946, p. 49.
2. Mihail Kogălniceanu, « Cuvânt pentru deschiderea cursului de istorie națională în Academia Mihăileană, rostit în 24 noiembrie 1843 », in Mihail Kogălniceanu, *Opere*, vol. II, *Scieri istorice*, édition soignée et introduction par Alexandru Zub, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1976, p. 389.
3. *Ibid.*, p. 394.
4. Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie*, éd. citée, p. 114-117.
5. *Ibid.*, p. 306.
6. *Ibid.*, p. 525-527.
7. Mihail Kogălniceanu, « Trii zile din istoria Moldaviei », in Mihail Kogălniceanu, *Opere*, vol. I, *Beletristică, studii literare, culturale și sociale*, texte établi, étude introductive, notes et commentaires par Dan Simonescu, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1974, p. 178.
8. Mihail Kogălniceanu, *Scrisori. Note de călătorie*, textes soignés, adnotés et présentés par Augustin Z. N. Pop et Dan Simonescu, București, Editura pentru Literatură, 1967, p. 34.
9. Mihail Kogălniceanu, « Sclăvie, vecinătate și boieresc », in Mihail Kogălniceanu, *Scieri alese*, éd. Dan Simonescu, vol. II, București, Editura de Stat pentru Literatură și Artă, 1955, p. 87-88.
10. Mihail Kogălniceanu, « Dezrobirea Țiganilor, ștergerea privilegiilor boierești, emanciparea țăranilor », in Kogălniceanu, *Opere*, II, éd. citée, p. 617.
11. Dimitrie Cantemir, *Descrierea Moldovei*, traduction d'après l'original latin de Gh. Guțu, introduction de Maria Holban, commentaire historique de N. Stoicescu, étude cartographique de Vintilă Mihăilescu, indice d'Ioana Constantinescu, avec une note sur l'édition de D. M. Pippidi, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1973, p. 299.
12. *Ibid.*, p. 40.
13. Al. Zub, *Mihail Kogălniceanu istoric*, Iași, Junimea, 1974, p. 178-195.

## Abstract

### Mihail Kogălniceanu and the Historical Version of the “Peasant Question”: From the Conservative to the Liberal View

An important aspect of the “peasant question” in 19<sup>th</sup> century Romania is defined by what we may call the battle of histories associated to the two confronting ideologies—liberal and conservative. Mihail Kogălniceanu (1817–1891) was a central player at this level as well. At the heart of historical debates were the origin of social classes and of property in Romanian feudalism. He expressed his positions on these key points of debate from the beginnings of his career, in 1837, until 1891.

## Keywords

Mihail Kogălniceanu, 19<sup>th</sup> century Romanian history, the “rural question,” the property regime, the conservative ideology